

spécifique des hommes trans noirs, questionnant ainsi l'interprétation des transitions FtM comme impliquant nécessairement une mobilité sociale ascendante. L'impact du racisme et du colonialisme sur la transitude sont également au cœur de l'article de Séverine Batteux, « Autonomie et autodétermination ». Elle y étudie plus particulièrement la condition des femmes trans racisées et la manière dont celles-ci peuvent faire l'objet d'une « fétichisation » en tant que « cautions militantes » d'approches queer les privant de leur parole et action en premières personnes.

Ces dominations différentes et imbriquées, hétérosexuelle, patriarcale, capitaliste et raciste, font l'objet de résistances et de luttes dans lesquelles s'inscrivent les personnes trans. C'est ainsi l'inscription des femmes trans dans les mouvements féministes et les manières dont cette inscription est niée, instrumentalisée voire combattue que met en lumière Constance Lefebvre dans son article « Femmes trans et féminisme ». En se focalisant sur un champ de résistance plus spécifique, l'autodéfense féministe, Noémie Grunenwald montre dans son article « Des femmes comme les autres ? » comment les femmes trans sont soumises à des violences en tant que femmes et comment c'est en tant que femmes, et non en tant que « trans », que l'autodéfense féministe peut les armer contre ces violences. Enfin, dans « Paroles de mecs trans matérialistes », Bli Bromley et Karl Ponthieux Stern se penchent quant à eux sur la position sociale des hommes trans, en interrogeant la place qu'ils peuvent ou non avoir dans les espaces et luttes féministes.

Ces différentes contributions manifestent une pluralité de positions matérialistes, puisque par matérialisme, y compris trans, il s'agit encore une fois d'entendre, non pas une théorie achevée, mais un programme de recherche fondé sur certaines thèses et articulé à un militantisme. La pluralité et le caractère non définitif de ce programme découlent du fait que, comme tout travail théorique féministe il est en prise avec des luttes, des positions sociales et des expériences militantes qui sont diverses et évolutives, et il évolue donc avec ces luttes.

A propos des Editions Also :

On diffuse des brochures qu'on trouve pertinentes. On serait contentes de discuter avec toi. Si tu as envie de nous faire des retours, si tu veux échanger avec nous ou que tu cherches une brochure, contacte nous par mail :

editionalso@riseup.net

Pour retrouver toutes nos brochures, clique sur le lien dans notre bio twitter :
[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)

Du spectre du matérialisme à la possibilité de matérialismes trans

Pauline Clochec



Introduction du recueil *Matérialismes Trans*, dir. Pauline Clochec et Noémie Grunenwald, Hystériques & AssociéEs, 2021.

Sommaire

- 1) *Origines marxienne et marxistes du matérialisme*
- 2) *Le féminisme matérialiste*
- 3) *Des approches matérialistes de la transitude*
- 4) *Conclusion : un programme ouvert*

Depuis plusieurs années, l'invocation du « matérialisme » est omniprésente dans les débats militants trans. Le terme est parfois utilisé afin de s'en réclamer, et souvent pour en faire une injure. Dans cette prolifération, le terme même de « matérialisme » n'est toutefois que rarement défini, et il semble bien souvent relever davantage d'un spectre ou d'un repoussoir que d'une théorie clairement établie. Cette introduction entend répondre à ce manque définitionnel. Elle se donne pour fonction d'éclaircir cette notion de matérialisme dans ses emplois dans la critique sociale, afin de contribuer à l'élaboration conceptuelle des théorisations matérialistes de la transitude. Elle assume ainsi une fonction de préalable conceptuel et historique à cet ouvrage qui, comme la journée d'étude tenue au printemps 2019 dont il est issu, se propose de concentrer de telles théorisations, rassemblant ainsi des efforts jusqu'alors plus isolés, et permettant d'offrir un tableau du développement actuel de ces théories en France. Un tel rassemblement vise à contribuer à faire émerger un paradigme proprement féministe de conceptualisation de la transitude, paradigme matérialiste alternatif au paradigme queer ayant dominé ce travail de conceptualisation dans les années 1990 et aujourd'hui à bout de souffle, autant du fait des apories théoriques que des impasses politiques qu'il rencontre.

L'éclaircissement définitionnel du concept de matérialisme proposé par cette introduction est génétique. En effet, pour déterminer comment on en vient à parler de « matérialisme » à propos de théories et de mouvements sociaux, féministes et LGBTI, et en l'occurrence à propos de transitude, il est nécessaire de retracer brièvement l'histoire de ce concept dans le champ de la critique sociale. Cette histoire constitue les trois moments de cette introduction. Celle-ci remonte d'abord au matérialisme élaboré par le jeune Marx ainsi qu'à sa dogmatisation dans l'histoire des marxismes. Elle présente deuxièmement l'utilisation et la rectification féministes de ces matérialismes marxien et marxistes par le courant féministe dit matérialiste depuis les années 1970. Enfin, elle retrace l'émergence d'approches matérialistes de la transitude utilisant ces deux héritages marxien et féministe à partir des années 2000 et résume les thèses principales de ce nouveau courant.

4) Conclusion : un programme ouvert

Élaboré comme l'extension et la rectification d'un matérialisme marxien lui-même en grande partie exploratoire, le féminisme matérialiste est un programme de recherche qui a connu des orientations plurielles depuis ses premières formulations dans les années 1970. Les théories matérialistes trans sont elles-mêmes l'un de ces prolongements prenant place dans cette histoire ouverte. Ces approches matérialistes de la transitude conservent du féminisme matérialiste un aspect largement programmatique. Elles ouvrent en effet un vaste champ d'étude et d'intervention politique. Dans ce champ, on peut principalement mentionner : l'impact de la transitude sur les positions sociales, et ainsi l'existence trans dans sa réalité socioéconomique et l'imbrication des luttes trans dans les luttes de classes ; le croisement de l'oppression et de la stigmatisation des personnes trans avec les autres oppressions comme la classe, la race et la sexualité, ainsi que, corollairement, les formes de militantisme s'opposant à ces oppressions ; l'expérience corporelle trans et ses déterminants sociaux, ainsi que les obstacles à la transition qu'ils soient sociaux, juridiques, médicaux ou parfois militants ; la socialisation spécifique des personnes trans ; les effets de la transitude sur les définitions du genre et des sexes, et les effets des rapports sociaux de sexe sur les expériences de la transitude ; l'étude de la fonction idéologique générale du cissexisme... —cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

Cet ouvrage et la journée d'étude dont il est issu se proposent de participer à ce programme de recherche, sans fournir de manifeste ni de version unique du matérialisme trans. Il s'agit ainsi d'aborder la transitude comme phénomène social. C'est ce que propose l'article d'Emmanuel Beaubatie, « Le genre précède le changement de sexe », en montrant comment les différents parcours trans relèvent non pas de subversions symboliques mais de mobilités —ascendantes et descendantes — dans un « espace social du genre ». Le fait que cet espace social soit structuré par l'hétérosexualité et le patriarcat impacte les transitions. C'est ce que j'étudie dans mon propre article, « Les conditions sociales de l'accès au corps », en cherchant à expliquer comment les contrôles sur les changements de sexe, par des instances sociales autant que médicales et juridiques, procèdent de l'appropriation plus générale des corps des femmes par la classe des hommes. Ainsi prise dans les rapports sociaux genrés, la transitude ne peut pas être comprise pertinemment selon le prisme de l'« identité de genre », comme le souligne Philippe Arpin dans son article « Histoire critique de la notion d'identité de genre », pointant simultanément l'insuffisance théorique et l'inefficacité politique de ce concept.

Les rapports sociaux ne sont toutefois pas seulement genrés mais aussi structurés par le racisme. Cette intrication de dominations est plus particulièrement analysée par Joao Gabriel dans son article « Devenir l'homme noir ». Il y étudie l'intersection entre la racialisation et la transitude en abordant la condition

En effet, le partage d'« expérience matérielle » (c'est-à-dire sociale et corporelle) des femmes trans avec les femmes cis implique qu'elles sont aussi soumises à l'hétérosexualité obligatoire, laquelle est même patente dès la transition du fait de la soumission de l'accès aux soins médicaux, pendant des années et encore souvent aujourd'hui, à l'hétérosexualité dans le sexe d'arrivée¹⁴². L'intrication de ces oppression et exploitation hétérosexuelles et patriarcales avec l'exploitation capitaliste, intrication théorisée par les féministes matérialistes dès leurs années d'émergence, implique, comme chez ces dernières, d'articuler la lutte féministe radicale à une lutte anticapitaliste, que celle-ci soit pensée selon une stratégie anarchiste¹⁴³, communiste¹⁴⁴ et/ou décoloniales¹⁴⁵. Dans tous les cas, cette perspective politique radicale est soutenue par le constat matérialiste que « les femmes trans doivent être incluses dans le féminisme non pas du fait d'une notion abstraite d'identité de genre, ou parce que la structure de notre cerveau ferait de nous des femmes, mais parce que nous partageons des expériences matérielles et des buts avec les autres femmes. Les femmes en tant que classe partagent l'expérience d'être modelées comme des personnes qui sont exploitées, soumises et opprimées par les intérêts et la domination des hommes en tant que classe¹⁴⁶ ». C'est cette condition partagée, ainsi que le projet de son renversement politique, qui sous-tend la nécessité des théorisations féministes matérialistes de la transitude. Elle implique de ne pas concevoir la transitude comme intrinsèquement subversive (comme selon sa théorisation queer) mais, à partir de l'étude de la soumission des personnes trans à l'hétérosexualité et au patriarcat, de comprendre seulement le sens politique de la transitude dans l'inscription des personnes trans dans les luttes féministes contre ces rapports sociaux. Cette inscription et les obstacles auxquels elle se heurte sont étudiés dans cet ouvrage par l'article de Constance Lefebvre.

142. Ce point est souligné par Escalante dans la deuxième partie de « Rethinking Lesbian Feminism », *art. cit.*

143. Cf. par exemple Lisa Millbank qui, dans « Alone in the Crowd : Alienation and Distancing », se déclare « anarchiste » et « féministe radicale ».

144. Cf. par exemple Escalante, « Marxism and Trans Liberation », *art. cit.* : « Seul le communisme fournit une théorie de la lutte révolutionnaire contre les conditions matérielles qui produisent la marginalisation sociale des trans. »

145. Cf. notamment Batteux, *art. cit.*

146. Escalante, « How We Talk About Trans Inclusion Matters », *art. cit.*

1) Origines marxienne et marxistes du matérialisme

Mobiliser le matérialisme dans le domaine de la critique sociale et de mouvements contestataires consiste d'abord à aller chercher un terme provenant de Marx. Avec ce terme, le jeune Marx a tenté d'élaborer un modèle théorique nouveau pour appuyer et informer une position politique communiste dans les années 1844-1846, principalement dans *L'Idéologie allemande*. Ce concept marxien de « matérialisme » est cependant trompeur dans la mesure où il ne repose pas sur une théorie de la matière¹. Ce que signifie la position matérialiste est bien plutôt une étude du monde social et politique en termes de production, de rapports de classes et d'intérêts économiques de ces classes sociales - que sont par exemple le prolétariat et la bourgeoisie. Il s'agit ainsi d'une théorie de la société et de l'histoire - Marx parle dans *L'Idéologie allemande* de « conception matérialiste du monde » ou « de l'histoire² » - qui consiste à interpréter les évolutions historiques comme procédant de données qui sont d'abord socioéconomiques, à savoir les forces de production (telles le travail et la technique) et les rapports de production, c'est-à-dire les rapports sociaux entre les classes qui organisent l'utilisation de ces forces productives (par exemple, les rapports de production dans les sociétés capitalistes qui sont principalement la propriété privée et le salariat). La position matérialiste consiste ainsi à affirmer, contre une philosophie dite « idéaliste³ », que l'histoire n'est pas dirigée par des représentations, des idées abstraites comme le droit ou la justice, mais par des rapports sociaux et des luttes qui procèdent de ces rapports sociaux. Il s'agit, contre une telle abstraction, de ramener l'histoire à son support concret ou « matériel », celui des sociétés et de leurs évolutions. À ce titre, le « matériel » du « matérialisme », chez Marx, signifie « social » et « historique ».

En premier lieu, contre une lecture de l'histoire comme orientée par des idées abstraites telles que la liberté ou le droit, la démarche que Marx qualifie de matérialiste propose de donner une « base réelle⁴ » à l'étude de l'histoire. En quoi réside cette « base matérialiste » ou « base *terrestre* pour l'histoire⁵ » ? Principalement dans la société civile, le travail et le commerce. Marx écrit ainsi que « cette conception de l'histoire a donc pour base le développement du procès effectif de la production (...), la société civile à ses différents stades⁶ ». Il s'agit donc de ne

1. Étienne Balibar caractérise ainsi le matérialisme marxien comme « un " matérialisme sans matière " », dans son article « La vacillation de l'idéologie dans le marxisme », *Raison présente*, n°66, 1983, p. 103.

2. Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 2012 [1845-1846], p. 38-42, 233.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. *Ibid.*, p. 39.

5. *Ibid.*, p. 27.

6. *Ibid.*, p. 38 (traduction modifiée).

pas étudier l'existence sociale et historique des êtres humains à partir d'un point de départ qui serait leurs représentations ou leur « conscience ⁷ », mais à partir, d'une part, des « conditions d'existence matérielle ⁸ » ou des « circonstances ⁹ » de la vie humaine et, d'autre part, de l'activité, « la pratique matérielle ¹⁰ » et principalement le travail qui transforme ces conditions objectives. De ce fait, rejetant l'exigence hégélienne d'une philosophie qui commencerait à partir de la pensée abstraite sans admettre d'autre présupposition ¹¹, Marx renvoie sa théorie sociale à la reconnaissance de « présuppositions effectives ¹² », l'enracinant dans l'étude du monde concret. Ces présuppositions sont, premièrement, le corps et l'insertion des corps humains dans un environnement naturel ¹³, deuxièmement, la « production ¹⁴ » de la vie matérielle par le travail, satisfaisant les besoins humains et en créant de nouveaux ¹⁵, et, troisièmement, les « relations ¹⁶ » collectives entre les individus et les formes qu'elles prennent selon l'organisation de la production, c'est-à-dire l'organisation de la société. Marx indique que ces relations incluent les rapports reproductifs et la « famille ¹⁷ ». Il résume ainsi l'assise sociohistorique dont l'admission rend « matérialiste » sa propre théorie : « Voici donc les faits : des individus déterminés qui ont une activité productive selon un mode déterminé entrent dans des rapports sociaux et politiques déterminés ¹⁸. » Seul un tel point de départ pourrait transformer la philosophie en « la science effective, positive, l'exposé de l'activité pratique, du processus de développement pratique des êtres humains ¹⁹ ».

En second lieu, la spécificité de cette approche matérialiste de la société et

7. *Ibid.*, p. 21. C'est à ce sujet que Marx formule une thèse devenue emblématique de son matérialisme : « Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. »

8. *Ibid.*, p. 15.

9. Karl Marx, « *Ad Feuerbach* » in Pierre Macherey, *Marx 1845. Les « thèses » sur Feuerbach*, Paris, Amsterdam, 2008, p. 14.

10. Marx et Engels, *op. cit.*, p. 39.

11. Hegel propose différentes versions de cette absence de présupposition de la philosophie, commençant avec la pensée pure dénuée de contenu (à savoir le concept d'être dans son indétermination) dans la *Phénoménologie de l'esprit* et la *Science de la logique*. Sur ce sujet. cf. Franck Fischbach, *Du commencement en philosophie. Étude sur Hegel et Schelling*, Paris, Vrin, 2000.

12. Marx et Engels, *op. cit.*, p. 14.

13. *Ibid.*, p. 15 : « la complexion corporelle de ces individus et les rapports qu'elle leur crée avec le reste de la nature. » Sur cette importance du corps dans les théories marxistes, cf. Stéphane Haber et Emmanuel Renault, « Une analyse marxiste des corps ? », *Actuel Marx*, 2007/1 (n°41).

14. Marx et Engels, *op. cit.*, p. 15.

15. *Ibid.*, p. 27.

16. *Ibid.*, p. 15-16.

17. *Ibid.*, p. 27.

18. *Ibid.*, p. 19.

19. *Ibid.*, p. 21 (traduction modifiée).

tité de genre », mais comme un processus social. Cette approche matérialiste de la transitude implique la critique de ses compréhensions queer, notamment par Judith Butler. Cette critique est principalement faite par Namaste dans la première partie d'*Invisible Lives*. Elle pointe en effet dans la « théorie queer » une idéalisation abstraite de la transitude comme « violation des relations sexe/genre obligatoires » ainsi qu'une « négligence absolue de la vie quotidienne des personnes transgenres ¹³⁶ ». Cette expérience sociale, notamment sous ses aspects de précarité, étant informée par le patriarcat et l'hétérosexualité, il est nécessaire - dans une perspective féministe matérialiste, à la suite de Delphy - de comprendre la transitude selon une conceptualisation du genre au singulier, comme système social, et non des genres au pluriel qui seraient individuels ¹³⁷. Un matérialisme trans suppose ainsi, comme le souligne encore Batteux, de « réaffirmer l'unité du genre comme rapport social » afin de critiquer l'appréhension de la transitude comme identité de genre que partagent approches queer et psychiatriques de celle-ci. Cette proximité est également remarquée en fin d'ouvrage par l'histoire critique du concept d'identité de genre proposée par Philippe Arpin.

Enfin, les théories matérialistes trans s'inscrivent dans le féminisme matérialiste du fait de leur perspective politique, qui est celle d'un projet révolutionnaire. Ce projet est antipatriarcal, anticapitaliste et, parfois, lesbien radical. La théorisation de la transitude est en effet indissociable d'une visée « pratique ¹³⁸ ». Cette visée peut résider dans des buts pragmatiques immédiats, tels la défense de l'accès gratuit aux soins médicaux et de transition, l'accès aux refuges et aux programmes de lutte contre les crimes de haine, l'autodéfense féministe (cette question du rapport des femmes trans à l'autodéfense féministe étant traitée dans cet ouvrage par Noémie Grunenwald) ¹³⁹, ou des programmes révolutionnaires de plus long terme. Millbank précise ainsi qu'elle écrit pour contribuer à un travail féministe militant afin de « détruire le patriarcat ¹⁴⁰ ». Si celui-ci est compris, à partir de Guillaumin, comme système d'appropriation du corps des femmes par les hommes, alors cette lutte trans et féministe prend son sens en tant qu'elle revendique pour les femmes « le droit de déterminer ce qu'elles font de leur propre corps ¹⁴¹ ». Une telle revendication ne concerne pas tant l'obtention de droits sub-jectifs que, plus radicalement, la destruction du patriarcat et de l'hétérosexualité.

136. Namaste, *Invisible Lives*, *op. cit.*, p. 9.

137. Malgré ses dénégations face à l'objection d'un oubli du social, Judith Butler écrit ainsi en 1999 dans son introduction à la deuxième édition de *Gender Trouble* avoir rencontré « toutes sortes de gens et presque autant de genres » (*Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005, p. 39).

138. Batteux, *art. cit.*, p. 15.

139. Sur ces différents points, cf. Koyama, *art. cit.*, p. 168.

140. Millbank, « The Gender Ternary », *art. cit.* Escalante emploie ces mêmes termes dans « How we talk about trans inclusion matters », *art. cit.*

141. Koyama, *art. cit.*, p. 169.

tence, que ce soit dans leur accès à l'emploi, à quel type d'emploi, et plus largement leurs exploitations domestique, capitaliste et sexuelle — encore une fois en étudiant ces effets à la fois pendant la transition¹³² et après. Troisièmement, elle invite à concevoir le rôle idéologique joué par le cissexisme dans un cadre sexiste bien plus large. Le cissexisme, ou, comme le définit Millbank, la croyance en « l'immutabilité du sexe », ainsi que les pratiques qu'informe cette croyance, « agit comme un pilier de l'éducation à un rôle de sexe en construisant les rôles de sexe comme une conséquence inévitable du sexe ». Par corollaire, « pour que le patriarcat fonctionne, il est nécessaire que la plupart des gens se comportent conformément au rôle de sexe qui leur est assigné¹³³ », et le regenrement violent des personnes trans a pour fonction de réintégrer ces personnes dans le rôle de sexe attendu de leur sexe d'arrivée (ou au contraire de les décourager et ainsi de les renvoyer à leur sexe de départ). Le cissexisme opère ainsi une fonction idéologique de justification naturaliste des rôles assignés à chaque classe de sexe, ainsi qu'une fonction pratique d'effacement des individus (trans) dont l'existence met en cause cette naturalité.

En second lieu, le volet critique oppose le féminisme matérialiste trans aux théories queer, à la fois dans leur application à la transitude et dans leur conceptualisation plus générale du genre. Comme l'indique Batteux dans son article « Autonomie et autodétermination » que nous republions ici : « On ne peut pas parvenir à une compréhension politique de l'expérience trans tant qu'on la confond avec un phénomène psychologique. » Il convient donc de « dépsychologiser¹³⁴ » le fait trans afin de le comprendre comme un phénomène social prenant place dans la division et hiérarchisation sociales en sexes. Les théories matérialistes de la transitude se situent ainsi dans la lignée de la critique par Delphy d'une approche centrée sur les identités de genre comme phénomènes sui generis, lorsqu'elle affirme : « L'étude de la façon dont l'identité de genre est acquise ne peut pas prendre la place de l'étude de la construction sociale de la division sexuelle, bien qu'elle soit essentielle pour comprendre comment cette division sexuelle fonctionne ; mais l'acquisition de l'identité de genre ne peut, de toute évidence, expliquer l'existence même de ces genres, car ils doivent bien exister avant d'être acquis¹³⁵. » Le fait trans n'est analysable et politiquement pertinent que du moment où il est compris non pas comme une donnée intérieure ou « iden-

de l'histoire tient au rôle central qu'elle accorde à la lutte. Elle consiste en effet à interpréter le cours de l'histoire comme étant orienté par des « conflits²⁰ », lesquels seraient principalement de nature socioéconomique²¹. Cette lutte, et non les seules places dans le processus productif, définit les classes sociales. Ainsi, pour Marx, « les individus isolés ne forment une classe que pour autant qu'ils doivent lutter contre une autre classe²² ». C'est cette centralité du conflit dans la conception matérialiste qui fait de celle-ci le versant théorique d'une position politique (en l'occurrence, chez Marx, communiste). Ainsi, pour Marx, « le matérialiste pratique », c'est « le communiste²³ ».

Il convient toutefois de relativiser la consistance théorique de ce « matérialisme » marxien. L'adoption de ce terme par Marx relève en effet de deux acceptions. Premièrement, le terme de « matérialisme » renvoie à un courant de l'histoire de la philosophie, qui remonterait à l'atomisme antique de Démocrite et Épicure, et aurait par la suite constitué une école importante des Lumières françaises, école sensualiste et irréligieuse représentée principalement par d'Holbach, Diderot, Helvétius et Meslier, avant d'être réélaboré par Ludwig Feuerbach, disciple critique de Hegel (comme Marx) dont Marx avait fait l'une de ses références principales pour forger ses théories en 1844. C'est toute cette tradition assez vaste et lâche qui formerait l'« ancien matérialisme » duquel il cherche à se distinguer en élaborant un « nouveau²⁴ » matérialisme à partir de 1845, dans « *Ad Feuerbach* » puis dans *L'Idéologie allemande*. Ainsi, le choix du terme de *matérialisme* par Marx pour désigner sa propre position se trouve d'emblée relever d'un geste polémique, puisqu'il s'agit pour lui de se démarquer de Feuerbach, en proposant un matérialisme non plus fondé sur la seule sensibilité ni sur une anthropologie dissociée de l'histoire, mais sur l'activité humaine et sur une analyse historique et en termes de classes de l'existence humaine²⁵. C'est ainsi moins un sens positif

20. *Ibid.*, p. 60

21. *Ibid.* : « Selon notre conception, tous les conflits de l'histoire ont leur origine dans la contradiction entre les forces productives et le mode d'échanges. » C'est cette thèse qui a été développée – parfois chez Marx, mais plus largement par la suite chez Engels et dans la constitution du marxisme de la seconde Internationale chez Plekhanov et Kautsky, puis chez Lénine, Staline et Mao – dans un fondamentalisme économique faisant de l'économie la structure et le domaine principal de contradictions et de conflits des sociétés – position dont la conséquence politique est le caractère prioritaire et principal des luttes économiques de la classe ouvrière sur les luttes prenant pour objet le sexe et la race. La critique de cette position est en partie fondatrice du féminisme de la seconde vague. Concernant l'objet de cet ouvrage, remarquons qu'elle est aussi critiquée par Julia Serano, prenant pour cible la théorie maoïste de la « contradiction principale » dans son article « Leftist Critiques of Identity Politics », *Medium*, 21 février 2018.

22. Marx et Engels, *op. cit.*, p. 61.

23. *Ibid.*, p. 24.

24. Marx, « *Ad Feuerbach* », *art. cit.*, p. 15.

25. *Ibid.* (traduction modifiée) : « Feuerbach résorbe l'essence religieuse en l'essence humaine. Mais l'essence humaine n'est pas quelque chose d'abstrait qui réside dans l'individu unique. Dans

132. Escalante souligne par exemple le conditionnement capitaliste de l'accès aux hormones par l'industrie pharmaceutique privée dans des Etats ne disposant pas de sécurité sociale – ou lorsque celle-ci ne prend pas en charge ce type de soin (qu'il concerne les femmes trans ou cis, puisque les mêmes hormones sont consommées par ces dernières, dans le cadre de la contraception ou de traitements hormonaux substitutifs), cf. Escalante, « Marxism and Trans Liberation », *art. cit.*

133. Millbank, « Sex Educations : Gendering and Regendering Women », *art. cit.*

134. Batteux, *art. cit.*

135. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », *art. cit.*, p. 140.

que polémique que Marx donne à son usage du terme « matérialiste ».

Deuxièmement, ce sens philosophique du terme « matérialisme » n'est développé sous sa plume qu'à partir de 1844. À la différence d'auteurs avec qui il collaborera à partir de 1844, Engels²⁶ et Moses Hess²⁷ (qui privilégient le sens philosophique du terme), Marx emploie auparavant très majoritairement le sens ordinaire et péjoratif, non philosophique, de « matérialisme ». Il faut savoir que ce terme de « matérialisme », à l'époque de Marx, signifie communément (comme aujourd'hui) une appréhension étroite des choses, sans noblesse car limitant l'individu à ses propres intérêts économiques et excluant toute considération plus élevée. Si Marx emploie marginalement le sens philosophique de « matérialisme » dans son doctorat de 1841 - d'ailleurs pour critiquer le matérialisme dont il dissocie Épicure -, dans la Gazette rhénane en 1842, il qualifie de « *matérialisme* » (pour le rejeter) un point de vue de dominants (en l'occurrence celui de propriétaires fonciers cherchant à exploiter des paysans pauvres), point de vue qu'il oppose à « l'esprit sacré des peuples et de l'humanité²⁸ ». Par la suite, en 1843, dans le *Manuscrit de Kreuznach*, Marx qualifie de « matérialisme crasse²⁹ » la vision de la société des bureaucrates, matérialisme qui tranche avec leur prétendue rationalité politique qui les élèverait au-dessus des intérêts sociaux particuliers pour leur donner un sens du bien commun. Ce matérialisme réside dans la routine bureaucratique, la servilité envers les chefs et les stratégies de zèle et de promotion personnelle des fonctionnaires. Enfin, dans « Sur la question juive » (rédigé à la fin de 1843 et publié début 1844), Marx identifie le « matérialisme de la société civile » à « l'esprit égoïste de la société civile³⁰ » en tant que sphère où

son effectivité, c'est l'ensemble des rapports sociaux. » Marx et Engels, *op. cit.*, p. 26. Ce caractère intertextuellement polémique du concept de matérialisme chez Marx a été particulièrement souligné par Emmanuel Renault, par exemple dans *Le Vocabulaire de Marx*, Paris, Ellipses, 2001, p. 35-37.

26. Cf. Friedrich Engels, « Esquisse d'une critique de l'économie nationale » et « La situation de l'Angleterre » in Karl Marx, Friedrich Engels, Mikhaïl Bakounine, Ferdinand Cölestin Bernays, Ludwig Feuerbach, Heinrich Heine, Georg Herwegh, Moses Hess, Johann Jacoby et Arnold Ruge, *Annales franco-allemandes*, Paris, Éditions sociales, 2020 [1844], p. 113, 172.

27. Moses Hess, « Lettres de Paris ». *Annales franco-allemandes*, *op. cit.*, p. 249-251.

28. Karl Marx, « Debatten über das Holzdiebstahlgsgesetz », *MEGA I/1*, Berlin, Dietz, 1975, p. 236.

29. Karl Marx, *Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie*, *MEGA I/2*, Berlin, Dietz, 1982, p. 51. En plusieurs occurrences, dans le *Manuscrit de Kreuznach* (cf. par exemple *op. cit.*, p. 114), Marx emploie aussi le terme de « matérialisme » pour dénoncer une attitude philosophique a-conceptuelle et conservatrice, qu'il impute ad hominem à Hegel, consistant à identifier immédiatement la réalité existante à sa norme idéale.

30. Karl Marx, « Sur la question juive », *Annales franco-allemandes*, *op. cit.*, p. 102. Cf. aussi p. 89 où Marx oppose « matériel » à « générique », « spirituel » et « universel », c'est-à-dire à l'élévation politique illusoire que prétend avoir l'État par rapport à la société : « L'Etat politique accompli est, selon son essence, la vie générique de l'être humain en opposition à sa vie matérielle. Toutes les présuppositions de cette vie égoïste subsistent à l'extérieur de la sphère étatique, dans

passage puis, une fois celui-ci opéré, l'inscription dans le sexe d'arrivée, du fait de la perception et du traitement sociaux que reçoivent les individus en transition puis ayant transitionné. La transitude représente ainsi un processus de « trans-fuge de sexe », selon l'expression judicieuse de Beaubatie, transfuge social consistant soit en un « déclassement¹²⁸ » (dans le sens homme vers femme ou MtF), soit en une « promotion¹²⁹ » (dans le sens femme vers homme ou FtM). Elle est à comprendre selon les processus sociaux de « regenrement¹³⁰ » (qui sont par exemple la fonction des maltraitements médicaux selon Millbank) lors de la transition, puis à partir de l'appartenance à la classe de sexe d'arrivée, la personne ayant achevé sa transition sociale et/ou physique étant désormais perçue et traitée selon ce sexe d'arrivée et donc en disposant des droits et en subissant les discriminations propres à cette classe.

De ce fait, la transitude n'est pas extérieure à l'environnement socioculturel et aux classes de sexe existant dans les sociétés hétérosexuelles et patriarcales. Elle est seulement un passage de l'une des classes existantes à l'autre. La transitude ne constitue donc pas quelque troisième sexe ou genre. Comme j'ai cherché à le défendre dans mon propre article du présent ouvrage, cette thèse invite à penser l'accès à la transition, et notamment son conditionnement médical, comme structuré par l'appropriation sociale générale des corps féminins théorisée par Guillaumin, notamment dans les effets qu'elle a sur l'administration masculine de la santé des femmes, ainsi que par l'objectivation hétérosexuelle de leurs corps. La privation médicale d'autodétermination dans le cas trans est ainsi intégrée par Koyama au cadre patriarcal plus général de la privation pour les femmes des « moyens et informations pour le contrôle de nos corps¹³¹ » par la classe des hommes. Cette thèse invite deuxièmement à étudier la transitude non comme un phénomène symbolique, dans les termes d'une prétendue subversion ou encore d'une prolifération genrée, mais à partir des conditions socioéconomiques de vie des personnes trans, et de la manière dont leur transitude affecte leur exis-

128. Emmanuel Beaubatie, « La multiplicité du genre », *La Vie des idées*, 6 mars 2020.

129. Entretien de Florian Bardou avec Emmanuel Beaubatie, *Libération*, 3 avril 2019.

130. Dans « Sex Educations : Gendering and Regendering Women », se centrant sur les transitions MtF, Millbank interprète le « test de vie réelle » comme une reproduction de l'expérience féminine des violences de genre, dans le but de « "briser" les femmes transsexuelles pour la féminité » et de les « aligner aussi vite que possible avec le rôle de sexe associé au sexe auquel elles s'identifient. » À cette analyse, Beaubatie ajoute que les hommes trans sont soumis à une maltraitance spécifique visant non pas à les regenrer le plus rapidement possible, comme les femmes trans (si elles n'ont pas été découragées par le processus de *gatekeeping*), mais à empêcher le plus possible leur passage au sexe masculin : « Les corps FtMs sont, à l'évidence, tenus à distance d'un sexe masculin pensé sur le registre de l'uniformité et de la naturalité. (...) Les transitions font les frais de la représentation sociale du sexe masculin quelle que soit leur direction : s'il est impensable de l'acquiescer, il est vraisemblablement interdit de le quitter », Emmanuel Beaubatie, « Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs ? », *art. cit.*, p. 140-141.

131. Koyama, « The Transfeminist Manifesto », *art. cit.*, p. 169.

soutenue en 2017 et lauréate du prix de thèse de l'Institut du Genre, thèse dont il propose un résumé dans cet ouvrage.

Quels sont les principes de ces théories matérialistes trans ? On peut y distinguer trois volets, thétique, critique et politique.

Le volet thétique comprend lui-même deux pans.

Le premier pan réside dans l'approche antinaturaliste matérialiste des sexes. Un tel antinaturalisme est en effet nécessaire pour rendre compte de la réalité des changements de sexe et pour décorrélérer le sexe de la naissance. Il s'agit de penser les sexes comme des appartenances de classe liées à une position sociale et non comme des données naturelles intangibles et biologiquement discrètes, et de penser leur naturalisation comme un acte idéologique de justification du patriarcat et de l'hétérosexualité. C'est ce caractère de « construit social du genre et du sexe ¹²³ », et la primauté du premier comme rapport social dans la construction du second, qui rend possible la transitivité. Se référant à Wittig, Escalante soutient ainsi qu'« être une femme c'est être une membre de la classe qui est opprimée et exploitée par les hommes en tant que classe ¹²⁴ », et non une propriété naturelle. Cet antinaturalisme permet de définir la « féminité ¹²⁵ » en termes non pas d'« essence » mais de « coalition » d'expériences sociales différentes (notamment selon la classe, la race, la sexualité et la trajectoire de sexuation) mais ayant en commun d'être formées dans « la lutte des classes entre les hommes et les femmes » et ainsi de penser la féminité des femmes trans comme condition sociale, au sens où « nous partageons la même position de classe à l'intérieur de la société patriarcale et les mêmes buts de renversement des hommes en tant que classe dominante ¹²⁶ ».

En second lieu, il s'agit d'appréhender la transitivité non à partir d'un état psychique mais d'un processus observable, à savoir la transition, et de comprendre celle-ci comme un processus social, comportant des aspects pouvant être relationnels, juridiques et corporels. La transitivité est comprise comme le passage d'une position sociale, en l'occurrence d'une classe de sexe, à une autre. Cette thèse implique d'étudier la perte ou le gain de « privilèges ¹²⁷ » qu'implique ce

tions La Découverte en 2021. Dans l'espace académique, cf. aussi le mémoire d'Aimé Cloutier, *Vers un matérialisme trans. Conceptualiser ce que vivent les personnes trans*, université du Québec à Montréal, janvier 2018.

123. Escalante, « How We Talk About Trans Inclusion Matters », *art. cit.*

124. *Ibid.*

125. Le néologisme de « féminité » permet de traduire *womanhood*, dans sa distinction d'avec *femininity*, et de faire référence à la condition sociale de femme et non à des codes culturels et esthétiques.

126. *Ibid.* Cet aspect de « coalition » et de solidarité entre femmes, et non de simple condition sociale partiellement partagée, fait signe vers la distinction marxiste entre classes en soi et pour soi.

127. Millbank, « The Gender Ternary », *art. cit.*

dominant dans la modernité les intérêts particuliers des agents privés, et non des intérêts universels. Marx emploie ainsi dans un premier temps « matérialisme » pour critiquer le point de vue étroitement utilitaire et centré sur l'intérêt privé qui prévaudrait dans la société civile moderne ³¹. Ainsi, en se réappropriant en 1845-1846 ce mot péjoratif de matérialisme pour qualifier sa propre théorie, Marx fait un geste provocateur consistant à affirmer : oui, ce sont bien des intérêts économiques étroits qui dirigent la société, et non de belles et grandes idées ³².

Définir précisément ce que Marx appelait « matérialisme » reste toutefois périlleux, dans la mesure où, en plus de l'employer en ce sens polémique et provocateur, lui-même a peu utilisé le terme. Les expressions passées à la postérité de « matérialisme historique » et de « matérialisme dialectique » ne sont en réalité pas de Marx, mais viennent de l'élaboration du marxisme comme doctrine arrêtée, à la suite des travaux du vieil Engels et sous la plume de Plekhanov, Kautsky et Lénine, principalement. Le « matérialisme » ne devient ainsi une théorie prétendument positive et achevée qu'à une période où le marxisme est déjà en voie de dogmatisation. À l'inverse, chez Marx, parler de « conception matérialiste » fait moins référence à une théorie achevée qu'à un programme de recherche. Le texte central où il cherche à élaborer une position matérialiste, *L'Idéologie allemande*, n'est ainsi pas un ouvrage abouti, mais un chantier collectif (auquel participaient cinq auteurs : Marx, Engels, mais aussi Moses Hess, Joseph Weydemeyer et Karl Ludwig Bismarck) et un ensemble disparate de brouillons laissés inédits. Dans la suite de son œuvre, ce n'est plus que marginalement que Marx parlera de matérialisme pour désigner ses propres théories.

la société civile. »

31. C'est en ce même sens critique que Moses Hess, collaborateur central de Marx de la fin 1843 à 1846 et l'aidant à théoriser son passage au socialisme puis au communisme, dénonce « le prétendu matérialisme de notre époque » dans « Socialismus und Communismus » in Wolfgang Münke (éd.), *Philosophische und sozialistische Schriften*, Vaduz, Topos Verlag, 1980, p. 204.

32. Cette seconde acception, ordinaire et péjorative, de « matérialisme », essentielle dans l'usage marxien du mot, a été largement ignorée du commentaire. Elle n'est ainsi pas mentionnée dans l'article « Matérialisme » de Gérard Labica et Georges Bensussan (éd.), *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, PUF, 1982. Une semblable focalisation sur le seul sens philosophique de matérialisme est observée par Pascal Charbonnat dans son *Histoire des philosophies matérialistes*, Paris, Kimé, 2013, focalisation le conduisant à entendre principalement le matérialisme au sens d'une ontologie fondée sur la matière (indépendante de la perception et pensée humaines) n'ayant que peu à voir avec le sens marxien du matérialisme.

2) Le féminisme matérialiste

Le marxisme connaît un processus de dogmatisation à partir de la fin du XIX^e siècle. Dans les années 1960, ce marxisme édifié en orthodoxie – admettant certes plusieurs variantes – se réclame principalement du marxisme-léninisme, soit dans sa version stalinienne alors principalement représentée en France par le PCF, soit dans ses versions trotskistes et maoïstes représentées par les groupes dits « gauchistes » qui se développent à partir des années 1960 et prennent leur essor après mai-juin 1968. Cette orthodoxie marxiste, s'appuyant sur la quasi totale ignorance où Marx laissait la question des femmes dans ses analyses de la société capitaliste³³, est notamment caractérisée par trois partis pris impliquant une réserve voire une hostilité envers le féminisme : un mécanisme économiste soumettant les luttes, l'idéologie et l'évolution sociopolitique à une détermination par une économie conceptualisée à partir de « l'analyse conventionnelle du *Capital*³⁴ » qui se prétend indifférente à la question des sexes; en conséquence, une focalisation sur l'économie comme « contradiction principale » structurant la société et les luttes, distincte de « contradictions secondaires³⁵ » parmi lesquelles la condition des femmes; et en conséquence enfin, une hiérarchisation des luttes subordonnant les luttes des femmes à la lutte du prolétariat contre le capitalisme. C'est de ce marxisme dogmatisé dont a hérité le féminisme à partir des années 1960.

Or, dans le mouvement féministe de la seconde vague – en France, le Mouvement de libération des femmes (MLF) – beaucoup de militantes ont été membres, proches ou se sont confrontées à ces mouvements communistes et/ou gauchistes. Dans cette confrontation avec le communisme, la partie des militantes et théoriciennes féministes ayant choisi de qualifier leurs propres théories de « matérialistes » se situaient simultanément dans une revendication d'un héritage marxiste et dans une prise de distance critique avec cet héritage.

Ce qu'on en est venue à appeler le « féminisme matérialiste³⁶ » était à l'ori-

33. Notons que cette ignorance est contestée par des théoricien·nes et militant·es membres d'organisations marxistes, retournant au texte marxien pour montrer à quel point il serait plus pertinent sur la condition des femmes que ceux des féministes de la seconde vague. Cf. par exemple la conférence de 2018 de Saliha Bousseadra, « Les femmes dans la pensée de Karl Marx » (www.youtube.com/watch?v=t6leuhLLjs), ou son article « Les femmes : une classe ou une catégorie de sexe pour Marx », *Cause commune*, n°5, mai-juin 2018 - deux interventions réalisées dans des organes du PCF.

34. Selon l'expression de Christine Delphy dans son article « Un féminisme matérialiste est possible », publié en 1982 et reproduit dans *L'Ennemi principal*, t. 2, Paris, Syllepse, 2013, p. 130.

35. Cette doctrine des contradictions principales et secondaires, dérivant du mécanisme économiste de la seconde Internationale, est principalement remis au goût du jour dans les années 1960-1970 par la popularisation de l'opuscule de Mao, *De la contradiction*, réédité récemment par Slavoj Žižek, Mao, *De la pratique et de la contradiction*, Paris, La Fabrique, 2008.

36. Pour une introduction, cf. par exemple Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jau-

francophones¹¹⁵. Cette élaboration théorique collective s'est accélérée à partir de 2017 dans le cadre des polémiques autour de la notion d'identité, à la fois dans les études de genre, les mouvements féministes et/ou LGBTI et dans les polémiques contre les *identity politics* suite à l'élection de Donald Trump. De nombreux articles¹¹⁶, parmi lesquels on peut notamment souligner ceux d'Alyson Escalante¹¹⁷, Shon Faye¹¹⁸ et Julia Serano¹¹⁹, et de nouveaux blogs¹²⁰ ont ainsi proposé une critique matérialiste d'une conception subjectiviste du genre comme identité ainsi que des politiques libérales qu'elle impliquerait, au moyen d'approches féministes matérialistes¹²¹ et au nom d'une perspective féministe radicale et parfois lesbienne radicale. Ces approches ont aussi pu être assumées par des travaux plus universitaires, à l'instar de la thèse d'Emmanuel Beaubatie¹²²,

blog d'Emi Koyama (quoique celle-ci se soit davantage tournée vers une approche queer après des premiers textes matérialistes), *Eminism.org*.

115. Cf. notamment les blogs *Badasses zine*, *Sortir les couteaux*, en 2014, *Raymond reviens, t'as oublié tes chiens*, en 2015-2017, ou encore *le blog de Koala*, depuis 2015.

116. Mentionnons notamment Sue Caldwell, « Marxism, feminism and Transgender Politics », *International Socialism*, n°157, décembre 2017; Dan Irving, «Trans politics and Anti-Capitalism», *Upping the Anti*, n°4, avril 2017; Jules Joanne Gleeson, «Transition and Abolition. Notes on Marxism and Trans Politics », *Viewpoint Magazine*, juillet 2017; Séverine Batteux, « Autonomie et Autodétermination », *infra*.

117. Alyson Escalante, « How We Talk About Trans Inclusion Matters », *Medium*, 3 mai 2018; « Rethinking Lesbian Feminism », *Medium*, 17 mai 2018; « Marxism and Trans Liberation », *Medium*, 12 juillet 2018, « On Women as a Class : Materialist Feminism and Mass struggle » (mis en ligne sur son blog le 9 décembre 2018), et plus largement son blog *Estrella Roja* (lequel contient les articles ayant été depuis supprimés du site de *Medium*). Une partie de ces articles a été traduite en français sur le site *Transgrrrls* (les traductions utilisées ici sont cependant les nôtres). Dans le dernier article mentionné, plus récent, Escalante évolue d'une position féministe matérialiste à une position davantage féministe marxiste. Se penchant sur les rapports entre féminisme et anticapitalisme, elle tente en effet d'articuler le féminisme matérialiste (qu'elle mobilise à partir de Wittig et étrangement sans citer Delphy) au marxisme (ainsi qu'au féminisme décolonial de María Lugones) en les médiatisant par les thèses de Silvia Federici. Cette opération fait évidemment pencher la tentative vers le marxisme, Escalante soutenant à plusieurs reprises dans ce texte la « primauté » de la contradiction capitaliste sur la contradiction patriarcale.

118. Shon Faye, « The fight for trans equality must be recognised as a class struggle », *The Guardian*, juin 2018. Son livre *The Transgender Issue* est paru en 2021.

119. Dans « Leftist Critiques of Identity Politics », *art. cit.*, Serano se revendique occasionnellement d'une approche matérialiste, à la fois pour critiquer la réduction d'expériences de classe, sexe et race à des identités et critiquer la dénonciation démocrate des *identity politics* selon une perspective économiste ou *class first*. Le reste de ses travaux relève méthodologiquement davantage d'un éclectisme mêlant récit de soi et biologie.

120. Cf. par exemple en France *Questions trans & féministes* et *transpd diaries*.

121. Une partie de ces travaux opère toutefois un glissement d'une perspective féministe matérialiste vers une approche matérialiste marxiste, comme chez Caldwell ou encore Gleeson.

122. Emmanuel Beaubatie, *Transfuges de sexe. Genre, santé et sexualité dans les parcours d'hommes et de femmes trans' en France*, thèse de sociologie, sous la direction de Michel Bozon, soutenue le 17 mai 2017 à l'EHESS. Une version retravaillée de cette thèse est parue aux édi-

dans le domaine des études de genre, théories érudant trop souvent « l'oppression du sexe féminin ¹⁰⁷ ». Ce contexte conduit à une forte production et une survivibilisation de théories trans s'inscrivant dans ces courants, à l'instar de celles de Stone, disciple de Haraway ¹⁰⁸. En découle une identification contestable (dont nous avons vu qu'elle était suivie par Delphy notamment) entre les études trans (autres que psychiatriques ou ouvertement cissexistes) et les théories queer, voire, plus grave encore, entre les personnes trans et les personnes se proclamant queer, confusion faisant apparaître la transitude comme une prétendue subversion individuelle et artistique des codes sexuels.

Troisièmement enfin, du fait de la marginalisation sociale des personnes trans (notamment des femmes), une grande partie de la production théorique trans - à l'instar de la production féministe des années 1970 évoquée plus haut - se fait sur des formats tels que les tracts, brochures, zines et blogs, parfois plus difficiles d'accès, d'une diffusion souvent limitée et sans reconnaissance académique. Ces conditions de diffusion participent à la faible audience des approches féministes matérialistes de la transitude.

Ces approches se développent pourtant depuis le début des années 2000, à la suite des travaux pionniers de Viviane Namaste ¹⁰⁹ et d'Emi Koyama ¹¹⁰. C'est toutefois surtout à partir des années 2010 que ces approches se multiplient, à travers quelques articles ¹¹¹ et ouvrages ¹¹², la revue américaine *LIES : A Journal of Materialist Feminism* ¹¹³ (quoique méthodologiquement plus éclectique que seulement matérialiste) mais surtout des blogs, autant dans les espaces anglo-saxons ¹¹⁴ que

107. Mathieu, « Sexe et genre », *op. cit.*, p. 29-30 : « Les aspects symboliques, discursifs et parodiques du genre sont privilégiés au détriment de la réalité matérielle et historique des oppressions subies par les femmes. » Sur ce sujet, cf. aussi Sabine Masson et Léo Thiers-Vidal, « Pour un regard féministe matérialiste sur le *queer* », *Mouvements*, 2002/2, n° 20.

108. Dans sa préface à la seconde édition de *L'Empire transsexuel*, Janice Raymond avait ainsi beau jeu d'ironiser contre le jargon postmoderne de Stone (Janice Raymond, *The Transsexual Empire*, New York, Londres, Teachers College Press, 1994, p. XXII-XXIII) – jargon qui n'a certes rien à envier à l'« éthique de l'intégrité » de Raymond (*op. cit.*, p. 154-177) ou à d'autres élucubrations du féminisme culturaliste.

109. Viviane K. Namaste, *Invisible Lives. The Erasure of Transsexual and Transgendered People*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000 ; *Sex Change, Social Change : Reflections on Identity, Institutions, and Imperialism*, Toronto, Women's Press, 2005.

110. Emi Koyama, « The Transfeminist Manifesto » in Rory Dicker et Alison Piepmeier (éd.), *Catching a Wave : Reclaiming Feminism for the Twenty-First Century*, Boston, Northeastern University Press, 2003 (le texte est d'abord paru en 2000).

111. Cf. par exemple Emmanuel Beaubatie, « Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs ? Controverse autour des parcours de changement de sexe », *Raisons politiques*, 2016/2, n°62.

112. Cf. par exemple Dan Irving et Rupert Raj (éd.), *Trans Activism in Canada*, Toronto, Brown Bear Press, 2014.

113. Cette revue a connu deux numéros, en 2012 et 2015, disponibles en ligne : www.liesjournal.net.

114. Cf. notamment le blog de Lisa Millbank, *A Radical Transfeminist*, actif en 2011-2013, et le

gine une tendance à l'intérieur du MLF pendant les années 1970, tendance alors plutôt nommée « féministe radicale » ou « féministe révolutionnaire ³⁷ » et regroupée autour de plusieurs figures comme Colette Guillaumin, Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu, Emmanuelle de Lesseps, Monique Plaza, Colette Capitan ou encore Monique Wittig. À partir de 1967, le groupe FMA (Féminin, Masculin, Avenir – le « A » devenant « Action » à partir de 1968), dont Delphy et Lesseps sont membres, commence à proposer une application de la conceptualité matérialiste marxienne à l'oppression des femmes en la renvoyant non à des prétendues données naturelles mais à la place spécifique des femmes dans les rapports économiques de production existant dans la société capitaliste. Ces positionnements sont repris et développés à partir d'une assemblée générale d'octobre 1970, où des militantes se constituent en groupe et se déclarent « féministes révolutionnaires ³⁸ ». Leurs positions sont annoncées dans deux textes collectifs, le premier principalement rédigé par Monique Wittig en mai 1970, « Combat pour la libération de la femme ³⁹ », et « Féministes révolutionnaires » qui revient sur l'histoire de ce groupe dans le principal journal du MLF en janvier 1972 ⁴⁰. La conceptualité et les positions de ces textes sont en partie similaires à l'approche proposée par Delphy, membre fondatrice de ce groupe du MLF, dans son article « L'ennemi principal » publié en 1970 dans le numéro spécial de *Partisans* : « Libération des femmes, année zéro ⁴¹ ». D'emblée, ces textes rejettent la minimisation et subordination marxistes des luttes féministes. Ainsi, si les rédactrices de « Combat pour la libération de la femme » revendiquent l'héritage marxiste en citant *L'Origine de la famille, de la propriété et de l'État* d'Engels, elles se distancient des organisations marxistes, toutes « dirigées par des hommes » en soutenant que l'oppression des femmes n'est pas un « problème secondaire » qui serait réglé automatiquement seulement une fois la révolution prolétarienne

nait et Anne Revillard, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2012, p. 28-33. Une étude plus approfondie est fournie par Maira Abreu, « De quelle histoire le "féminisme matérialiste" (français) est-il le nom ? », *Comment s'en sortir ?*, n°4, 2017. Enfin, Marie-Jo Bonnet offre un précieux témoignage sur l'histoire du contexte féministe dans lequel le courant dit matérialiste s'est développé dans *Mon MLF*, Paris, Albin Michel, 2018.

37. Cf. Abreu, *art. cit.* p. 61. Ce courant se distingue alors dans le MLF des courants « Lutte de classe » (plus proche du marxisme orthodoxe) et « Psychanalyse et politique ».

38. Collectif, « Féministes révolutionnaires », *Le Torchon brûle*, n°5, janvier 1972. Sur le FMA et son rapport au MLF, cf. le témoignage de Jacqueline Feldman, « Du FMA au MLF », *Clio*, n°29, 2009.

39. Monique Wittig. Gille Wittig, Maria Rothenburg et Margaret Stephenson. « Combat pour la libération de la femme », *L'idiot international*, n°6, mai 1970.

40. Collectif, « Féministes révolutionnaires », *art. cit.*

41. Christine Delphy (sous le pseudonyme de Christine Dupont). « L'ennemi principal », *Partisans*, n°54-55, juillet-octobre 1970, repris et modifié dans l'ouvrage central de Christine Delphy auquel il donne son titre : *L'Ennemi principal* t. 1, Paris, Syllepse, 2013.

réalisée⁴². Dans « L'ennemi principal », Delphy assume cette même distance vis-à-vis d'une conception marxiste de la condition des femmes élaborée « en dehors du mouvement féministe » par les « partis communistes traditionnels » et « groupes gauchistes⁴³ », ajoutant que cette ligne est, d'une part, incapable d'expliquer « l'oppression spécifique des femmes⁴⁴ » (y voyant une simple conséquence du capitalisme, voire un effet idéologique) et, d'autre part, nuisible à la constitution du féminisme « en force politique autonome⁴⁵ » capable de traiter ce problème spécifique. C'est de ce fait que, partant de « l'impossibilité de discuter avec les gauchistes », les « féministes révolutionnaires proclament la nécessité pour les femmes de prendre en charge notre révolution⁴⁶ ».

Ces positions sont qualifiées explicitement de féministes matérialistes par Delphy en avril 1975 dans « Pour un féminisme matérialiste⁴⁷ ». Les années suivantes sont celles d'une élaboration plurielle de ces théories féministes, d'abord avec la formation de la revue *Questions féministes* (1977-1980), puis d'une manière plus éclatée suite à la scission de son équipe directrice - une partie de l'ancienne équipe, autour de Delphy, publiant la revue *Nouvelles questions féministes* jusqu'à aujourd'hui. Quels sont les principes théoriques de ce féminisme matérialiste qui est donc principalement élaboré à partir des années 1970 en France⁴⁸ ? On peut en distinguer trois.

Premièrement, la thèse antinaturaliste selon laquelle « le genre précède le sexe⁴⁹ ». Cette formule signifie qu'il n'existe pas une différence naturelle des

42. Wittig et al., *art. cit.*, p. 16 : « Aux révolutionnaires qui prétendent que nous mettons la charrue avant les bœufs et que c'est seulement après la prise de pouvoir par le prolétariat que les « problèmes » (si mesquins en vérité) des femmes se régleront, nous répondons : tout le pouvoir au peuple. Nous sommes le peuple et nous voulons participer à la prise du pouvoir pour y représenter nos intérêts propres. Nous disons que vouloir nous empêcher de participer à la prise de pouvoir sinon accessoirement comme les aides et les auxiliaires que nous avons toujours été, c'est un point de vue chauviniste mâle. »

43. Delphy, « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 31. Cf. aussi Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », *art. cit.*, p. 130, 146 : « Envoyer les femmes dans les superstructures signifie donc toujours la même chose : que la lutte des femmes est secondaire » et doit donc être subordonnée « à la lutte anticapitaliste. »

44. Delphy, « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 32.

45. *Ibid.*

46. Collectif, « Féministes révolutionnaires », *art. cit.*

47. Repris dans Delphy, *L'Ennemi principal*, t. 1, *op. cit.*

48. Comme le note Delphy dans « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 9, l'approche féministe matérialiste naît simultanément dans le monde anglo-saxon. Il s'y focalise alors lors d'un débat sur le travail domestique (cf. Abreu, *art. cit.*, p. 64). Le féminisme matérialiste devient progressivement un courant mondial jusqu'à aujourd'hui, revendiqué et développé par des autrices et militantes de générations n'ayant pas appartenu au MLF.

49. Cette thèse ayant connu une large diffusion est exprimée sous cette forme par Delphy dans « Penser le genre : problèmes et résistances », *L'Ennemi principal*, t. 2, *op. cit.*, p. 230 (texte datant de 1991), et donne son titre à un bonus de l'*Abécédaire*, entretien entre Christine Delphy

même d'un matérialisme trans qui semble paradoxale du fait de ces critiques.

Une telle conséquence est toutefois abusive. En effet, les positions cissexistes de ces figures ne sont avancées qu'au moyen, soit d'une méconnaissance de la transitude soutenue par un manque de rigueur scientifique dans son appréhension, soit d'une incohérence entre la position soutenue et les théories matérialistes adoptées par ailleurs. Ainsi, on s'étonne de ce que dans « Identité sexuelle/sexuée/ de sexe ? », Mathieu n'appuie sa théorisation de la transsexualité que sur... deux références¹⁰², et non sur un travail de terrain ni sur un travail bibliographique consistant. Quant à Delphy, expliquant récemment son appui à une tribune cissexiste prétendant associer le matérialisme à une fondation naturaliste du patriarcat, elle est contrainte de rappeler son désaccord avec « certaines phrases de la tribune » telle l'affirmation que « selon les féministes radicales et matérialistes, les femmes sont tout d'abord des êtres humains femelles¹⁰³ ». Elle est ainsi contrainte de reconnaître à demi-mot que son cissexisme est incohérent avec le caractère antinaturaliste du féminisme matérialiste¹⁰⁴.

Deuxièmement, l'émergence d'une approche féministe de la transitude répondant à l'exigence épistémologique féministe d'une connaissance située¹⁰⁵ ne date que des années 1990. Elle est ordinairement datée du « Manifeste post-transsexuel » de Sandy Stone, en 1991¹⁰⁶. Or, cette émergence se produit dans le contexte du développement et du succès des théories postmodernes et queer

1920 et n'ait donc pas attendu la théorie queer pour exister !

102. Il s'agit de la germaniste Annette Runte et de la psychologue Ines Orobio de Castro. Cf. Nicole-Claude Mathieu, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? », *L'Anatomie politique*, Paris, iXe, 2013, p. 216-217.

103. www.liberation.fr/checknews/2020/02/13/pourquoi-le-huffpost-a-t-il-depublie-une-tribune-sur-les-femmes-trans_778272

104. Cette incohérence a été pointée par Pierre Tevanian et Sylvie Tissot, « Un matérialisme si particulier », *Les Mots sont importants*, 14 février 2020. Delphy avait notamment fourni en 1976 un bon exemple de critique de pensée naturaliste des rapports de sexe avec sa discussion de l'essai d'Annie Leclerc, *Parole de femme*, dans « Protoféminisme et antiféminisme », repris dans *L'Ennemi principal*, t. 1, *op. cit.*

105. Sur l'épistémologie du point de vue situé, cf. les textes fondateurs de Nancy Hartsock, « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a specifically Feminist Historical Materialism » in Sandra Harding et M.B. Hintikka (éd.), *Discovering Reality : Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*, Dordrecht, Boston, Londres, Reidel, 1983 ; Donna Haraway, « Situated Knowledges : The Science Question In Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n°3, 1988 ; Sandra Harding, « Rethinking Standpoint Epistemology : What Is "Strong Objectivity" ? » in Linda Alcoff et Elizabeth Potter (éd.), *Feminist Epistemologies*, Londres, Routledge, 1993.

106. Cf. Karine Espineira et Maud-Yeuse Thomas, « Études trans. Interroger les conditions de production et de diffusion des savoirs », *Genre, sexualité et société*, n° 22, 2019 ; Sandy Stone, « The Empire Strikes Back : A Posttranssexuel Manifesto » in Kristina Straub et Julia Epstein (éd.), *Body Guards : the Cultural Politics of Sexual Ambiguity*, New York, Routledge, 1991, traduction française par Kira Ribeiro, *Comment s'en sortir ?*, n°2, 2015.

3) Des approches matérialistes de la transitude

Or, ce féminisme matérialiste a été réapproprié et utilisé depuis le début des années 2000 par des militantEs et théoricienNEs trans. S'est ainsi formée, encore une fois dans des directions diverses, une application du féminisme matérialiste à l'étude de la condition des personnes trans en tant que cette condition serait prise dans et structurée par les rapports sociaux entre classes de sexe qui caractérisent l'hétérosexualité et le patriarcat.

Trois obstacles entravent toutefois le développement et l'audience de la possibilité même d'une approche féministe matérialiste de la transitude.

Premièrement, plusieurs figures féministes matérialistes ont assumé des positions cissexistes pouvant laisser croire que ce cissexisme serait intrinsèque au féminisme matérialiste. Mathieu fait ainsi de la « transsexualité » une simple conséquence de l'opinion hégémonique d'une « adéquation entre genre et sexe, avec priorité au sexe ». En effet, la transsexualité consisterait selon elle à mettre en adéquation le sexe avec « le genre ressenti »⁹⁹ ; elle serait de ce fait une simple attitude conformiste un peu marginale procédant de l'idéologie naturaliste patriarcale : ne pas mettre en cause les rôles genrés (féminins et masculins) et considérer qu'ils doivent correspondre au sexe corporel, quitte à corriger les cas de non-correspondance par un changement de sexe. Delphy présuppose de son côté une équivalence entre la transitude et les théories queer, et donc avec un tournant subjectiviste et libéral d'une partie des études de genre à partir des années 1990 la focalisation sur les individus et sur le langage au détriment de l'étude des rapports sociaux dont se serait rendu coupable une partie croissante des études de genre depuis le tournant queer impulsé dans les années 1990 par Judith Butler, Diana Fuss, Teresa de Lauretis et Eve Kosofsky Sedgwick, serait cohérente avec la transitude en tant que celle-ci consisterait à isoler des rapports sociaux et des rôles de sexe une illusoire identité de genre individuelle¹⁰⁰. Dans les deux cas, elles présentent une critique cissexiste de la transitude, ainsi qu'un rejet de la participation des femmes trans au féminisme, comme le prétendu corollaire d'une critique par ailleurs pertinente des théories queer¹⁰¹. C'est ainsi l'idée

sexes qui serait première et serait le fondement de la bicatégorisation des femmes et des hommes, mais que c'est bien plutôt un système social de division et de hiérarchisation des sexes (le genre) qui les produit comme deux groupes humains homogènes - femmes et hommes- qui sont après coup prétendus naturels afin de justifier cette hiérarchisation (la domination des hommes sur les femmes). Femmes et hommes désignent donc des catégories et groupes sociaux -Delphy les qualifiant ainsi comme « les femmes sociales et les hommes sociaux »⁵⁰. Contre toute fondation biologique de la division sexuée -ce qui constitue l'opinion commune dans les sociétés patriarcales, opinion commune trouvant des relais scientifiques, par exemple chez Lévy-Strauss⁵¹ ou Héritier⁵²- il s'agit de soutenir que la « hiérarchie » sociale de deux groupes est antérieure à la « division »⁵³ des sexes comme bicatégorisation permettant d'appréhender et traiter l'humanité. C'est en ce sens que « le sexe est simplement un marqueur de la division sociale »⁵⁴. Cette théorie antinaturaliste du genre et des sexes est pareillement assumée par les autres membres du groupe et courant matérialistes. Wittig nie ainsi qu'on puisse penser la division sexuée en-deçà de l'oppression sociale : « Il n'y a pas de sexe. Il n'y a de sexe que ce qui est opprimé et ce qui opprime. C'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse »⁵⁵. Les traits physiques distincts entre groupes humains sont à eux seuls insuffisants pour fonder la hiérarchie sexuée. Ces traits sont plutôt sélectionnés et interprétés a posteriori comme signifiants ou comme « marque »⁵⁶ stigmatisante pour fonder une hiérarchie sociale : « Ce que nous croyons être une perception directe et physique n'est qu'une construction mythique et sophistiquée, une formation imaginaire, qui réinterprète des traits physiques (en soi aussi indifférents que n'importe quels autres, mais marqués par

et Sylvie Tissot (<http://lmsi.net/Le-genre-precede-le-sexe>).

50. Delphy, « Pour un féminisme matérialiste », *art. cit.*, p. 251. Cf. aussi Christine Delphy, « Préface », *L'Ennemi principal*, t. 1, *op. cit.*, p. 22 : « les femmes et les hommes sont des groupes sociaux. »

51. Cf. Delphy, « Penser le genre » *art. cit.*, p. 229, ou encore Nicole-Claude Mathieu. Lévy-Strauss est aussi l'une des cibles principales de Monique Wittig dans « La pensée straight », *La Pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2013.

52. Cf. Nicole-Claude Mathieu, « Sexe et genre » (2000), *L'Anatomie politique*, t. 2, Paris, La Dispute, 2014, p. 25.

53. Delphy, « Penser le genre », *art. cit.*, p. 234-237.

54. *Ibid.*, p. 230. Notons que, dans un post de blog, un économiste proféministe, Christophe Darmangeat, a vilipendé cette thèse de Delphy, qu'il rapproche pêle-mêle de celles de Judith Butler et de Priscille Touraille, et finit sans doute humoristiquement son post en postant l'extrait transphobe du film des Monty Python, *La vie de Brian*, sur le personnage de Loretta, y voyant « un des meilleurs exposés jamais réalisés en matière de féminisme radical » (<http://cdarmangeat.blogspot.com/2014/09/le-genre-cree-le-sexe-vraiment.html>). On ignore si Delphy a apprécié cette manière de faire de la transitude (ou plutôt de sa représentation cissexiste comme un simple acte déclaratif) un corollaire de ses théories.

55. Wittig, « La catégorie de sexe », *art. cit.*, p. 38.

56. *Ibid.*, p. 48.

99. Mathieu, « Sexe et genre », *art. cit.*, p. 25.

100. Cf. par exemple l'entretien avec Christine Delphy, « Le féminisme est en recul », *Politis*, n°1272, octobre 2013. Une même association vague entre trans et queer est formulée par Ti-Grace Atkinson, Katie Sarachild, Kathy Scarbrough et Carol Hanish, dans la déclaration « Forbidden Discourse », également signée en 2013 par Delphy. Notons que cette dernière avait toutefois signé, en 2006, le « Manifeste Trans'. Notre corps nous appartient », lancé par Ji Ferjani et Lalla Kowska Régner, et repris dans *Nouvelles questions féministes*, 2008/1, vol. 27 – avec un commentaire remarquant « l'exotisation des trans' » souvent perpétuée par les « gender studies » et « la théorie queer ».

101. Pour une formulation résumée de cette critique, cf. par exemple Mathieu, « Sexe et genre », *art. cit.*, p. 29-30. On s'étonnera que la transitude, ne serait-ce que sous la forme contemporaine du changement de sexe non seulement social mais aussi physique, soit attestée depuis les années

le système social) à travers le réseau de relations dans lequel ils sont perçus⁵⁷. » Pareillement, pour Mathieu, si donc « le genre construit le sexe », alors ce dernier ne peut être pensé comme un « réel incontournable » et « immuable⁵⁸ » car biologique, par rapport auquel le genre ne serait qu'un ajout socioculturel contingent.

La deuxième thèse est celle qui aboutit au concept de classes de sexe. Dans la ligne méthodologique du matérialisme marxien et de son vocabulaire, il s'agit pour Delphy d'« appréhender l'oppression des femmes à partir de sa base matérielle⁵⁹ ». Matériel signifie donc, comme chez Marx, socioéconomique et historique. La démarche consiste ici à rendre compte de l'oppression des femmes à partir de leur position dans les rapports de production. Delphy soutient ainsi que les femmes subissent une exploitation économique spécifique, au sens où, d'une part, le « travail domestique » qu'elles fournissent dans le cadre familial n'est pas reconnu comme du travail, ni reconnu comme producteur de valeur, ni rémunéré (il est donc fourni comme un « travail gratuit⁶⁰ ») et où, d'autre part, dans le cas des femmes dépendant d'un homme, père ou mari, et travaillant aussi en dehors du foyer familial, ce « double travail⁶¹ » contraint leur intégration au marché du travail social et les place dans des postes subordonnés, déterminant ainsi une « surexploitation de toutes les femmes dans le travail salarié⁶² » — positionnement majoritaire que subissent aussi par répercussion les femmes non mariées. Les femmes sont ainsi victimes d'une exploitation économique spécifique et com-

57. *Ibid.* Il en découle que, pour Wittig, à la différence de ce que soutiennent notamment Françoise Héritier ainsi que les TERF, l'origine du patriarcat ne peut pas être trouvée dans la fonction reproductive des femmes. Delphy soutient pareillement que les différences physiques sont à elles seules incapables de rendre compte des différences sociales, et que ces différences physiques ne sont jamais identifiables « à l'état pur », devant donner lieu à une opération intellectuelle de « réduction » en deux groupes homogènes. opération qui est socioculturellement conditionnée (Delphy, « Penser le genre », *art. cit.*, p. 231). C'est en ce sens, au sens où le sexe est social car toujours défini à partir des « représentations qu'une société donnée se fait de ce qu'est la biologie » (*Ibid.*) et non au sens d'une création matérielle totale de la biologie par le social, que la thèse de la précession du sexe par le genre est à entendre. Wittig y ajoute toutefois, dans une ligne aujourd'hui développée par Priscille Touraille, que le genre a bien des effets physiques sur les corps sexués : la catégorie de sexe « forme l'esprit tout autant que le corps », ce qui a un effet spécifique sur les corps féminins puisque « nos corps aussi bien que notre pensée sont le produit de cette manipulation [la division femmes/hommes] » et que nous sommes « contrefaites à un tel point que notre corps déformé est ce qu'ils appellent "naturel", est ce qui est supposé exister avant l'oppression. » (*La Pensée straight, op. cit.*, p. 44-46).

58. Mathieu, « Sexe et genre », *art. cit.*, p. 27.

59. Delphy, « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 33.

60. *Ibid.*, p. 40.

61. *Ibid.*, p. 44.

62. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », *art. cit.*, p. 134-135. Cette surexploitation et subordination spécifiques des femmes dans le travail social est aussi soulignée par Wittig et ses camarades dans « Combat pour la libération de la femme », *art. cit.*, p. 14.

ordre naturel⁹⁶. » Le rejet des lesbiennes s'étant imposé dans le mouvement au point de transformer le féminisme en un « hétérofémisme », il convient désormais d'affirmer que « le lesbianisme n'a rien à voir avec le féminisme⁹⁷ » et est seul capable de mettre à bas l'ordre hétérosexuel.

Ces exemples invitent à manier la dénomination de « féminisme matérialiste » avec précaution -comme on doit manier avec précaution l'attribution d'un « matérialisme » à Marx. Le féminisme matérialiste n'est pas un bloc mais comprend une pluralité de positions théoriques et politiques parfois divergentes. Il constitue, comme le matérialisme marxien, le cadre théorique définissant et orientant un programme de recherche plus qu'un corps doctrinal arrêté -d'où sa poursuite jusqu'à aujourd'hui dans des directions diverses. De plus, même si Delphy a introduit la dénomination de « féminisme matérialiste » dès 1975, c'est plutôt à partir des années 1990 qu'on en est venue à systématiser cette expression pour désigner un courant théorique constitué dans le féminisme, par opposition avec le poststructuralisme qui se développe durant cette décennie⁹⁸.

96. Monique Wittig, « Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, vol. 5, II/1, juillet 1983, p. 11.

97. *Ibid.*, p. 10.

98. Sur ce point, cf. Abreu, *art. cit.*, p. 56 : « l'idée d'un "féminisme matérialiste" comme courant de pensée structuré et avec les contours qu'on lui connaît aujourd'hui est, en large mesure, une construction rétrospective, constituée surtout à partir des années 1990 en réaction à l'émergence d'un féminisme dit « postmoderne ». »

la classe des hommes. L'appropriation physique est donc antérieure à l'exploitation en même temps qu'elle en est fondatrice : « Le corps est un réservoir de force de travail, et c'est en tant que tel qu'il est approprié. Ce n'est pas la force de travail, distincte de son support/producteur en tant qu'elle peut être mesurée en "quantités" (de temps, d'argent, de tâches) qui est accaparée, mais son origine : la machine-à-force-de-travail. Si les rapports d'appropriation en général impliquent bien l'accaparement de la force de travail, ils sont logiquement antérieurs et ils le sont également du point de vue historique⁹² ». Delphy prend elle-même ses distances avec cette théorie de l'appropriation des femmes, jugée trop globale pour expliquer finement ses objets⁹³.

La seconde polémique, plus vive, concerne la question de la portée politique du lesbianisme. En février 1980, la publication du septième numéro de *Questions féministes* cristallise le conflit entre lesbianisme radical, soulignant la force oppositionnelle du lesbianisme contre l'oppression des femmes, et une position rejetant ce lesbianisme radical au prétexte qu'il serait une attaque contre les femmes hétérosexuelles⁹⁴. L'affrontement de ces deux tendances, représentées par les articles de Wittig, « La pensée straight » et de Lesseps, « Hétérosexualité et féminisme » débouche sur la scission de l'équipe éditoriale, Delphy, Lesseps, Beauvoir⁹⁵, Hennequin se désolidarisant de Wittig, Guillaumin, Mathieu, Plaza et Biseret, avant de fonder *Nouvelles questions féministes* en 1981. Ce conflit conduit Wittig à préciser par la suite sa position lesbienne radicale en critiquant, plus nettement encore que le faisait Guillaumin, le caractère fondamental conféré à l'exploitation patriarcale par Delphy. Ainsi, en juillet 1983 dans « Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes », elle souligne que la théorie du patriarcat renaturalise les sexes en supposant les rôles de mère et de père. La critique interne de ce naturalisme n'est possible que par une critique, marginale voire absente chez Delphy, de l'hétérosexualité comme régime politique fondamental dans la constitution hiérarchisante des classes de sexe : « *Patriarcat* : Encore un autre mot qui me gêne depuis longtemps : concept qui prétend ne se référer qu'à une exploitation. Il suppose des pères et donc des mères, un pouvoir des pères sur les mères (...) Il escamote l'hétérosexualisation, l'hétérosexualité comme système de domination. Le fait que les femmes sont d'abord et avant tout (et seulement) définies comme mères et forcées à l'être. "Patriarcat" suppose un

mune qui les constitue en tant que « classe des femmes » exploitée par la classe des hommes aux « intérêts » « divergents⁶³ ». Cette exploitation constitue un mode de production distinct du mode de production capitaliste et de la division entre classes prolétaire et bourgeoise⁶⁴. Le patriarcat n'est donc pas, pour Delphy, un simple effet idéologique du capitalisme mais il a une base sociale propre au sens où il constitue un « mode de production⁶⁵ » « théoriquement indépendant⁶⁶ » du capitalisme. L'oppression des femmes est causée par leur exploitation économique : « Nous sommes opprimées parce que nous sommes exploitées⁶⁷. » Remarquons cependant que Delphy restreint l'extension explicative de sa théorie en soulignant que celle-ci permet de penser « l'exploitation de la force productive des femmes » mais pas « l'autre grande exploitation matérielle des femmes, l'exploitation sexuelle ». Celle-ci constituerait un « deuxième volet » de leur « oppression⁶⁸ ». Cette distinction est reprise par Mathieu qui fait de la division du travail et de la sexualité et reproduction les « deux champs fondamentaux⁶⁹ » de la hiérarchisation sexuée.

La conséquence de cette théorie de l'exploitation patriarcale est qu'il est pertinent de parler des femmes comme d'un groupe social homogène selon cet aspect et, ce groupe social étant déterminé par sa place dans un rapport de production, d'en parler comme d'une classe sociale⁷⁰. Pour Delphy comme pour Wittig sur ce point⁷¹, on ne peut donc pas fonder une existence du groupe des femmes comme groupe homogène indépendamment de son rapport social au groupe des hommes et sur la seule base de traits biologique⁷². Puisque les femmes partagent ce « commun » d'une exploitation patriarcale (ainsi que sexuelle), il est possible de poser un « nous⁷³ » des femmes et de parler au nom de ce nous distinct de leurs dif-

63. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », art. cit., p. 137.

64. Delphy, « L'ennemi principal », art. cit., p. 48-49.

65. *Ibid.*, p. 45.

66. *Ibid.*, p. 51.

67. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », art. cit., p. 146.

68. Delphy, « L'ennemi principal », art. cit., p. 51, et « Préface », art. cit., p. 16.

69. Mathieu, « Sexe et genre », art. cit., p. 24. Sur ce point, les positions de Wittig et Guillaumin s'éloignent de celles de Delphy et Mathieu puisqu'elles font de l'appropriation hétérosexuelle, ou plutôt hétérosexualisante, du corps des femmes non pas un domaine accolé à l'exploitation du travail des femmes mais son fondement.

70. *Ibid.*, p. 27 « les sexes ne sont pas de simples catégories biosociales, mais des classes (au sens marxien) constituées par et dans le rapport de pouvoir des hommes sur les femmes. »

71. Wittig, « La catégorie de sexe », art. cit., p. 38.

72. Delphy, « Préface », art. cit., p. 28 : « il [le concept de classe] dit que l'on ne peut pas considérer chaque groupe séparément de l'autre, puisqu'ils sont unis par un rapport de domination ».

73. Collectif, « Féministes révolutionnaires », art. cit. : « "femme" était notre première identité, avant prolétaire ou bourgeoise (...) c'était de ce commun qu'il fallait partir. » C'est cette affirmation d'un « nous » que l'on retrouve sous une forme littéraire dans le « elles » des *Guérillères* de Wittig.

92. Colette Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de nature. (1) L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, n°2. « Les corps appropriés », février 1978. p. 9.

93. Delphy, « Préface », art. cit., p. 21.

94. En 2001, Delphy prétend que la position des lesbiennes radicales dans cette querelle aurait consisté en une « culpabilisation des femmes hétérosexuelles » et une « agression » envers celles-ci, Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », art. cit., p. 151.

95. Sur la lesbophobie de Beauvoir, cf. Marie-Jo Bonnet, *Simone de Beauvoir et les femmes*, Paris, Albin Michel, 2015.

férences de « classes capitalistes⁷⁴ », selon le geste proclamatif des Féministes révolutionnaires.

Cette démarche implique un rapport explicitement ambivalent au matérialisme marxien. En premier lieu, Delphy se réclame explicitement de la « méthode⁷⁵ » marxienne. Elle décrit cette méthode par trois démarches. Premièrement, l'explication de la structure socioculturelle à partir d'une base trouvée dans les rapports de production. Deuxièmement, l'emploi des « concepts plus généraux » de la théorie marxienne, « classe » et « exploitation⁷⁶ », qui seraient analytiquement dissociables de l'application que Marx leur donne dans l'étude du capitalisme. Cette reprise aboutit à étendre aux femmes la centralité conférée par Marx à la domination et à la lutte dans la détermination des dynamiques historiques⁷⁷. Troisièmement, Delphy refuse tout recours à une explication et justification naturalistes de l'oppression. Ce refus se traduit dans une critique de l'« idéalisme » reprenant les critiques marxiennes de l'idéologie : idéalisme et naturalisme partageraient ceci qu'ils chercheraient à « expliquer du social par du non-social⁷⁸ », qu'il soit linguistique, symbolique, moral ou biologique, par une donnée présociale qui serait autofondée⁷⁹, démarche opposée à celle du matérialisme marxien comme féministe. En deuxième lieu, Delphy suggère qu'une distance avec le matérialisme marxien est nécessaire. Celui-ci aurait en effet présupposé la naturalité des sexes⁸⁰, et postulerait d'autre part « la prééminence absolue du mode de production capitaliste sur les autres » voire sa « solitude » - « dogme » contraire à l'identification par Delphy du mode de production patriarcal. Il conviendrait donc de sélectionner parmi les théories de Marx, en employant ses « grands principes généraux » tout en critiquant « les applications particulières⁸¹ » qu'il en a données. Une telle sélection suppose un rapport instrumental à Marx : n'utiliser dans le matérialisme marxien que ce qui peut servir les théories et pratiques féministes. Ainsi, contre toute « attitude religieuse vis-

74. Delphy distingue entre « classes patriarcales » ou de sexe (femmes et hommes), et « classes capitalistes » (prolétaires et bourgeois-es, etc.), « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 52.

75. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », *art. cit.*, p. 122.

76. *Ibid.*

77. *Ibid.*, p. 123.

78. Delphy, « Préface » *art. cit.*, p. 23.

79. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », *art. cit.*, p. 141 : « L'idéalisme est la théorie - en fait peu théorisée puisqu'elle est précisément l'idéologie dominante - selon laquelle la structure sociale est produite par des idées, qui sont elles-mêmes produites par rien. » Remarquons que l'on peut contester qu'il soit conforme au matérialisme marxien de qualifier d'« idéaliste », sans plus de précision, une telle démarche idéologique, la critique marxienne de l'idéologie s'ancrant elle-même dans la critique idéaliste hégélienne de la pensée d'entendement et donc d'une forme imparfaite d'idéalisme - mais ce point déborde le cadre de la présente introduction.

80. Et ce même dans *L'Origine de la famille, de la propriété et de l'État* d'Engels, comme le pointe Delphy dans « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 35

81. Delphy, « Préface », *art. cit.*, p. 23.

à-vis des écrits de Marx⁸² », Delphy rappelle que « le sens même du marxisme réside dans son utilité politique⁸³. » Cette utilisation féministe du matérialisme marxien implique sa rectification⁸⁴.

Enfin, en troisième lieu, le féminisme matérialiste s'articule à une perspective politique résolument révolutionnaire. Son but est bien « une abolition du genre⁸⁵ ». Il faut entendre par là une abolition des exploitations domestique, professionnelle et sexuelle des femmes par les hommes, et de l'existence même de la division en classes de sexe et des « rôles de sexe⁸⁶. » qui en découlent. La lutte pour cette abolition ne peut être menée que par « toutes les femmes⁸⁷ » contre tous les hommes (tous bénéficiant de l'exploitation patriarcale⁸⁸) et d'une manière autonome vis-à-vis de ces derniers⁸⁹. Cette lutte ne peut être que révolutionnaire. En effet, un « bouleversement » tel que « la destruction totale du système de production et de reproduction patriarcal » implique « une révolution, c'est-à-dire une prise de pouvoir politique⁹⁰ ». Cette prise de pouvoir contre la classe des hommes implique toutefois aussi la lutte contre le capitalisme, du fait de l'intrication historique concrète du capitalisme et du patriarcat, la classe des hommes étant aussi dominante dans la classe capitaliste et l'exploitation patriarcale des femmes entraînant leur surexploitation capitaliste⁹¹.

Il convient toutefois de ne pas supposer que le féminisme matérialiste, même dans les années 1970, constituerait une théorie ni un groupe unitaires. Il est bien plutôt un espace de débats voire de polémiques. Je me contenterai ici d'en mentionner deux.

La première oppose Guillaumin à Delphy sur la question du caractère fondamental de l'exploitation du travail dans la formation de l'oppression des femmes. Dans « L'appropriation des femmes » (1978), Guillaumin soutient que l'exploitation du travail domestique n'est pas première mais est rendue possible par l'appropriation des corps des membres de la classe des femmes par les membres de

82. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », *art. cit.*, p. 117.

83. *Ibid.*, p. 119.

84. *Ibid.*, p. 125. Certaines féministes matérialistes proposent des critiques partiellement différentes du marxisme, à l'instar de Wittig soulignant sa sous-estimation de la subjectivité et du langage dans les luttes.

85. Mathieu, « Sexe et genre », *art. cit.*, p. 30.

86. Delphy, « Penser le genre », *art. cit.*, p. 233.

87. Delphy, « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 52.

88. Delphy, « Un féminisme matérialiste est possible », *art. cit.*, p. 147 : « ce sont les hommes qui bénéficient de l'exploitation patriarcale, et non le capital. »

89. Cf. aussi « Féministes révolutionnaires », *art. cit.* ; et Wittig et *al.*, *art. cit.*, p. 16.

90. Delphy, « L'ennemi principal », *art. cit.*, p. 52. Cf. aussi Collectif, « Féministes révolutionnaires », *art. cit.* : « Pas d'amélioration des conditions de détention, mais tout chambarder. »

91. Collectif, « Féministes révolutionnaires », *art. cit.* : la « destruction totale de l'ordre patriarcal » implique celle du capitalisme, « parce que : vous imaginez une société capitaliste sans famille ? » Cf. aussi Wittig et *al.*, *art. cit.*, p. 15 : « nous voulons détruire la propriété privée ».